Trente-deuxième Année. — N° 12 UN NUMÉRO : 15 CENTIMES. MERCREDI 12 JANVIER 1887

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Roubaix-Tourcoing : Trois mois, 13 fr. 50. — Six mois, 26 francs. - Un an, 50 francs.
Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne : Trois mois, 15 francs.
La France et l'étranger, les frais de poste en sus.
PRIX DES ABONNEMENTS EST PAYABLE D'AVANCE. — TOUT ABONNEMENT CONTINUE JUSQU'A RÉCEPTION D'AVIS CONTRAIRE.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
17, RUE NEUVE, 17
Directeur-Gérant : ALFRED REBOUX
Bureau à Tourcoing, RUE DES POUTRAINS, 42

ABONNEMENTS ET ANNONCES :
RUE NEUVE, 17, A ROUBAIX. — A LILLE, RUE DU CURÉ SAINT-ÉTIENNE, 9 bis.
Paris, chez MM. Havas, Laffite et Cie, place de la Bourse, 8, et rue Notre-Dame-des-Victoires, 34
Bruxelles, à l'Office de Publicité.

ROUBAIX, LE 11 JANVIER 1886

JEUNES TORIES ET VIEUX WHIGS

Ce fut longtemps la prétention du parti révolutionnaire que lui seul avait le monopole des réformes et du progrès. On représentait volontiers les conservateurs comme des vieillards à perruques, vivant de souvenirs et ne rêvant que d'un retour au passé.

M. de Bismarck a porté un premier coup à cette légende, et son socialisme autoritaire a prouvé que les réformes sociales ne perdent rien à dépouiller l'enveloppe révolutionnaire.

Le jeune descendant de Marlborough, lord Churchill, entend aujourd'hui entraîner son parti dans la voie tracée par le chancelier de fer. Il a lui-même baptisé les jeunes Tories du nom de : « Parti des mains pleines » et il prétend démontrer aux classes ouvrières que le règne des conservateurs leur apportera plus de réformes utiles, plus de vrai progrès, plus de bien-être matériel et moral, que le règne des radicaux. Son programme politique rappelle par plus d'un point le programme de son adversaire à Birmingham I'. Chamberlain, et le motif même de sa démission *prouve* qu'il est bien près de s'accorder avec les radicaux sur le terrain de la politique étrangère de l'Angleterre, puisqu'il estime que son pays ne doit arriver que pour repousser une invasion et non pour intervenir au dehors.

Nous l'avons remarqué ici même, le Cabinet belge, à peine arrivé au pouvoir, a pris en mains l'étude de la question sociale. La commission du travail poursuit sa laborieuse enquête et va traduire en projets de loi ses judicieuses observations.

En France, sous la généreuse impulsion de M. le Comte de Paris, le parti monarchique se déclare prêt à appuyer les réformes utiles, même sur le terrain de la République,

En Espagne, les conservateurs s'effacent par patriotisme et sontiennent au pouvoir un cabinet de libéraux modérés. En Autriche, enfin, cette union des centres, que la France a longtemps poursuivie en vain, s'est réalisée sous l'influence d'un prince éclairé.

Est-ce que cette évolution des conservateurs, qui s'affirme ainsi dans l'Europe entière, n'entraînera pas une évolution analogue dans le parti qui s'intitule le *parti libéral ?*

Est-ce de l'essence même du progrès de se présenter sous la forme révolutionnaire, comme on semble le croire en France, et la violence seule peut-elle accomplir des réformes ?

Poser cette question, c'est la résoudre, et les radicaux qui reprochent aux conservateurs de « manquer de confiance dans le peuple », donnent eux-mêmes l'exemple d'un étrange scepticisme, lorsqu'ils affirment que la raison et le droit ont besoin de faire appel à la force pour se faire respecter.

La vérité, au contraire, c'est que, depuis *qu'il y a une société humaine, cette* société s'est *perpétuellement transformée*, et que, prise dans son ensemble, l'évolution de l'humanité a été un progrès matériel et moral.

Nous ne voulons pas remonter ici aux causes de ce progrès, aux principes directeurs de cette évolution : on sait notre pensée et cela nous entraînerait dans de trop longs développements. Mais le fait *lui-même* est indéniable, et les réformateurs contemporains n'ont pas ouvert à l'humanité des voies nouvelles : ils se sont bornés à suivre une voie tracée par des réformateurs antiques.

C'est donc moins sur le principe du changement, sur le but à atteindre, que sur les moyens à employer, sur la politique à suivre, que porte le dissentiment des libéraux modérés et des conservateurs progressistes.

Dans de telles conditions, l'accord pourrait se faire, si, au lieu de se quereller sur le passé on s'occupait de préparer l'avenir, et si on consentait, des deux côtés, à faire la part de ce qui est immuable dans l'humanité et de ce qui évolue et doit évoluer.

S'il y a des divergences entre les conservateurs progressistes et les libéraux modérés, ces divergences sont de peu d'importance, tandis qu'un abîme sépare les modérés du libéralisme et les radicaux révolutionnaires, M. Goschen, par exemple, et lord Hartington, *ne se rapprochent*-ils pas de lord Salisbury, par crainte non du *home rule* lui-même, mais des conséquences qu'ils en déduisent ? Et, de bonne foi, quel est le libéral qui peut soutenir que la Révolution sociale ne menace pas l'Europe de tout autres périls que ceux auxquels le *home rule* exposeraient l'Angleterre.

Ce qui se fait à Londres peut donc se faire partout, et, Dieu veuille, pour l'Europe que cela se fasse partout !

LE PAIX DU SILENCE

A propos du perpétuel tapage qu'on fait autour de M. Boulanger, M. Cornély estime que cela a des dangers :

« Il y a huit mois, au moment où l'on commençait seulement à faire de l'agitation autour de M. Boulanger, j'insinuai ici même que lorsqu'on laisse prendre à un homme trop d'importance, il ne faut pas s'étonner s'il vous engage avec lui dans des entreprises auxquelles il est préparé par sa carrière ou son caractère.

» Il est bien certain par exemple qu'un jurisconsulte chef de pouvoir aura une tendance à améliorer le Code; qu'un ingénieur rêvera des travaux publics — rappelez-vous le plan Freycinet.

» Et j'ajoutais que, de même, quand un général occupait trop de place au soleil, malgré soi il faisait penser à la guerre.

» *A ce moment, on était en pleine paix.* A ce moment, personne en Allemagne ne parlait d'augmenter l'armée pour faire face aux armements de la France. A ce moment, aucune des paroles graves qui ont retenti à la tribune allemande n'avait été *prononcée*. A ce moment, on n'attendait pas celles qui, demain peut être, y vont être dites.

» Qui oserait m'affirmer que les imprudences du général Boulanger, que ce semblant de popularité dont il jouit, que ce déluge de communications militaires, de polémiques sur l'armement, sur le fusil à répétition, sur la mélinite, sur un tas de choses qui devraient être soustraites au journalisme, ne sont pour rien dans les dispositions belliqueuses d'aujourd'hui !

» Ce que je voulais, ce que je désirais, ce que je demandais il y a huit mois, ce n'était pas que le général Boulanger s'en allât : c'était qu'il travaillât en silence, comme ses prédécesseurs, qui avaient de la presse une crainte que je partagerais parfaitement si j'étais ministre de la guerre, c'était qu'il ne fît plus de publicité; c'était qu'il *se comportât en soldat* affamé de silence, et non en artiste altéré de réclame.

» Il est probable que, s'il avait suivi cet humble conseil, il y aurait 41.000 hommes de moins dans les effectifs de l'armée allemande. »

Théodore Wibaux

Nous avons commencé la reproduction des principaux passages du beau livre consacré à la vie de notre pieux et vaillant concitoyen et ami, Théodore Wibaux, par le R. P. du Coetlosquet. Nous la continuerons chaque semaine, dans notre grande édition et dans le supplément littéraire du dimanche. Mais les catholiques roubaisiens n'en liront pas moins avec intérêt cette analyse du livre du P. Coetlosquet. Nous la trouvons aujourd'hui dans le *Moniteur de Rome :*

Voici un livre qui vaut son pesant d'or et, tout de bon, je crois bien mériter de la société et de l'Eglise en conjurant tous les parents chrétiens, tous les supérieurs de collèges, tous les directeurs de cercles, tous les préposés de bibliothèques, de faire lire et relire *Théodore Wibaux* par le P. du Coëtlosquet. Ce sont trente-trois années d'une vie d'abord gaie et enjouée, puis sérieuse et disciplinée, toujours innocente et chaste, noble et généreuse, généreuse jusqu'à l'héroïsme.

Le titre est éloquent à lui seul : Zouave pontifical ! c'est le soldat qui tient du religieux par sa foi, par son dévouement à l'Eglise, par tout cet ensemble de mâles vertus que de 1860 à 1885, époque des noces d'or du régiment, l'on a si souvent et si magnifiquement célébrées. Jésuite ! c'est le religieux qui tient du soldat par son long apprentissage, par sa *forte* discipline, par sa vie de combats sous la bannière du Christ, avec les armes du fondateur soldat, du glorieux blessé de Pampelune, de saint Ignace de Loyola. Théodore Wibaux nous montre, une fois de plus et mieux que tout autre, l'étroite parenté de ces deux milices du Pape et de l'Eglise, puisqu'après avoir été un zouave héroïque, de 1866 à 1871, il est mort en saint Jésuite l'année 1885.

Le P. du Coetlosquet nous conduit d'abord à Roubaix où naquit Théodore le 13 février 1849, et il commence par nous décrire le foyer de la famille Wibaux avec sa magnifique couronne de 12 enfants. Jésus-Christ y tient la place d'honneur; Marie est la maîtresse du logis, et aux jours de fête, aux dates qui rappelaient un anniversaire, aux heures de joie ou de tristesse, à l'occasion d'un départ ou d'un retour, Mme Wibaux poussait son petit monde aux pieds d'une grande statue de la Vierge, dressée sur le palier, près du vestibule, *la vierge de l'escalier*. Là aussi se firent les adieux de notre jeune Théodore partant pour Rome.

L'épreuve, je dirais presque le noviciat, avait été long, car « s'engager au service du Pape n'était pas pour lui un caprice, un coup de tête, un pis-aller, mais bien un appel, une vocation », et ce n'est qu'après de brillantes études, lorsque déjà il pouvait dire en toute vérité : « Si je travaille aujourd'hui plus que jamais à ma sanctification, c'est en vue de tous projets », et c'est seulement après que l'amour de Dieu, de l'Eglise, de Pie IX, le désir de souffrir en vue du Ciel et de tomber martyr, avaient été longtemps ses uniques inspirations, que son père accorda la permission si instantanément sollicitée, si courageusement méritée; c'est alors seulement que Mme Wibaux prenant son cher bien-aimé par la main, le conduisit aux pieds de la Vierge de l'escalier en disant : « Voilà celle à qui je te confie: Marie, je vous le donne. »

Théodore est à Rome, c'est la vie du zouave qui commence. A partir de maintenant, le travail du P. du Coetlosquet devient facile; il n'a qu'à reproduire le journal de son jeune héros. « J'ai promis d'écrire mon journal de chaque jour, écrivait Théodore, dès le commencement de sa vie militaire, quoiqu'il m'en coûte, malgré ma paresse et mille autres choses »; et il tient parole. S'il y a une difficulté pour l'auteur, elle provient d'un excès de richesses, de l'embarras du choix. « Ah, je comprends aujourd'hui, dit-il, dans sa délicatesse, l'art du bijoutier qui doit, pour faire une parure, choisir entre cent pierres précieuses »; mais il se console en disant : « Mes pierres sont si belles qu'elles font oublier l'orfèvre ». Nous n'oublierons pas l'orfèvre, mais nous admirons à notre aise les *pierres précieuses*.

Les premières jours, la vie militaire semble dure à notre jeune zouave ; « c'est un dur commandement, de rudes travaux, une absence pénible » ; mais toutes *ces choses*, il les a prévues et après s'être écrié : « Mon Dieu, je souffre », il ajoute allegrement : « Que *votre volonté soit faite.* » La prière lui adoucie les commencements de cette vie si nouvelle, si contraire à *ses goûts*; le *souvenir des siens le réconforte* : « Tous les matins, en me levant, je vous demande la bénédiction comme je le faisais six heures et demie, en revenant de la messe, quand je frappais à la chambre de Maman.

Et puis il a vu Pie IX; il a eu le bonheur de le rencontrer dans les rues de Rome, il s'est jeté à genoux et s'est relevé plus fort sous la bénédiction de ce Père pour lequel il a tout quitté. Aussi quand bien même son cœur meurtri sentira longtemps encore ce que la séparation et l'absence renferment d'amertume, jamais sa plume ne transcrira un mot de regret.

Bientôt sa bonne humeur et sa gaieté éclateront au milieu des plus dures privations, et il écrira des phrases comme celle-ci : « Le matin nous gelons sur la place Saint-Pierre, mais le fer de ma carabine me semble chaud, quand je songe que c'est pour Pie IX. L'après-midi nous sommes en nage ; de cette façon il y a variété ». Ajoutons que ceux auxquels s'adressait son journal étaient faits pour le comprendre, témoin cette admirable lettre de sa mère : « Commençons, cher enfant, par une prière à deux... Courage ! la croix est lourde, mais Jésus est avec toi... Un sourire paternel de notre bien aimé Pie IX nous est plus précieux que tous les honneurs du monde... Nous avons fait comme lui, nous avons remercié Dieu de l'avoir appelé à souffrir pour lui. » Elle lui parle de la Vierge de l'escalier « qui chaque jour reçoit tant de prières pour le zouave, à laquelle la petite Stéphanie envoie de grands baisers au nom de Théodore » et elle est rassurée sur le sort de ce cher enfant, sur lequel veille la Mère du ciel.

Cette dévotion à Marie, le jeune zouave, et plus tard le jeune jésuite n'y sera jamais infidèle. Est-il nommé de patrouille, voici ce qu'il écrira : « Le ciel étoilé, l'occasion était belle de chanter cent fois :

La lune brille
Le ciel scintille.

mais je fis autre chose et toutes les Madones que nous rencontrions, à chaque coin de rue, reçurent un *Ave* ». Est-il de garde, il tiendra son fusil d'une main en égrenant son chapelet de l'autre « J'ai récité le plus de dizaines possible, j'ai offert à Dieu, pour tous ceux que j'aime, chaque ennui, chaque pas de cette corvée et le temps ne m'a pas semblé trop long ».

Il place, en outre, sa vertu sous la protection de la charité, *custos castitatis caritas*, en se faisant inscrire *membre* de la conférence de Saint-Vincent de Paul, fondée en 1861 par les zouaves pontificaux, et dont il devient un des plus assidus. Dans ses moments d'abattement, une visite à une église, plus encore une promenade au Colisée lui « remet le cœur en place » et il envoie à ses parents, de ce lieu si souvent décrit, si souvent visité, une page digne de figurer à côté des descriptions connues de l'abbé Perreyve, du P. Lacordaire, d'Ozanam et de tant d'autres. Chaque pierre, chaque loge de cette vaste amphithéâtre semble parler. Une simple croix s'élève au milieu de l'arène... Au pied de cette croix on n'est pas seul à invoquer le ciel, des milliers de voix s'unissent à la vôtre : voix des vierges, voix des martyrs. Le zouave qui s'agenouille sur cette terre est vraiment sur la terre de ses ancêtres... »

Que dire des impressions que lui faisaient les fêtes de Rome : « La journée est passée. Quelle fête, mon Dieu ! quel concert ! que de choses admirables j'ai vues de notre père Pie IX pour vous et pour moi ! Le Saint-Père a traversé la ville dans sa voiture la plus riche... nous étions une douzaine de zouaves, tous en nage, tête nue, serrés contre les roues de sa voiture. Les cardinaux nous regardaient en souriant. »

A citer encore comme modèle de narration son récit de l'audience du Pape dont je relève seulement ces mots : « *Il me présenta sa main que je pris* dans les miennes ; j'y attachai longtemps mes lèvres avec amour sans qu'il fît aucun effort pour la retirer. « Maintenant, je puis mourir tranquille. » Ce fut ma dernière parole. « Pauvre enfant ! » *disait Pie IX et* il me suivit des yeux, tandis que je m'éloignais. »

Je mentionnerai en outre sa visite à la maison de Lorette et au champ de bataille de Castelfidardo où il retrouva son courage en prenant sur le tronc de glorieux morts, ses frères d'armes, sa description de la bataille de Mentana où il se battit en brave, ne regrettant qu'une chose, à savoir de n'avoir pu y verser tout son sang pour la grande cause qu'il servait avec tant de passion; enfin ses impressions en apprenant la déclaration de la guerre franco-allemande et en assistant à la reddition de la ville de Rome. La ville rendue, Théodore quitte, la mort dans l'âme, son poste d'honneur auprès du Saint-Siège, serrant piesamment contre son cœur sa parcelle du drapeau de Mentana, dont chaque zouave emporta un morceau après le licenciement du régiment.

Toutefois, il ne se laissa pas aller à un inactif désespoir : « Il nous tarde d'utiliser nos forces pour la défense de la patrie » écrit-il le 28 septembre à bord de l'*Entrépide*, et ceux qui continuèrent à accompagner notre jeune zouave auront occasion de constater que ce n'est pas là une vaine protestation. Patay, Le Mans et tous ces autres en traits immortalisés par les glorieux faits d'armes du régiment de Charette le verront tel qu'il a été à Rome et en Italie, soldat héroïque, chrétien admirable, réalisant toujours la fière devise que lui avait légrée un de ses compagnons : « expirant sur le champ de bataille : « Mon âme sine Dieu et va son chemin ». Il ne rentre dans ses foyers que le jour où, la patrie écrasée, son régiment fut licencié une seconde fois.

Nous voici arrivés à la seconde phase de sa vie : *Théodore Wibaux Jésuite*, qui forme le pendant de la première, et dont je regrette de ne pouvoir indiquer que les gros traits. Il y a d'abord la période des perplexités, des hésitations jusqu'au moment où, reconnaissant clairement la voix de Dieu, il se décide à échanger irrévocablement son cher uniforme de zouave pontifical, contre la soutane du Jésuite. C'est un nouveau sacrifice pour ses parents, auxquels la mort venait de ravir l'aîné de la famille; mais Mme Wibaux écrit à son cher enfant : « Jésus te réclame, je ne saurais te refuser. Malgré le cri de mon cœur broyé, je veux avec toi remercier le bon Dieu. O mon Dieu, merci; c'est le cri le plus fort. » Pour Théodore, autant il a été hésitant avant d'avoir pris sa décision, autant il se montre fervent comme jeune novice.

A la *fin de son noviciat, nous le rencontrons comme* professeur à Boulogne où il mène sa classe tambour battant, avec « Marie comme généralissime » et avec un succès qui lui gagne l'affection de ses élèves, l'estime de ses supérieurs.

Les fameux décrets le ramènent à Roubaix auprès de ses parents. « Votre mère sera votre supérieure, lui avait dit le P. Provincial en le bénissant » ; et, ajoute le P. du Coëtlosquet, il prit la chose à la lettre.

Enfin, en 1880, il quitte la France pour faire ses études théologiques à Jersey. Mais disent les anciens, ceux que les dieux aiment meurent jeunes. Les jours de Théodore étaient comptés et Dieu, qui l'aimait, allait l'appeler à lui. Le jeune Jésuite qui avait le pressentiment de sa mort, avait chargé peu de temps auparavant son frère Léon se rendant en pèlerinage à Jérusalem, de déposer son testament dans l'entraille du rocher où fut dressée la Sainte-Croix. Ce testament terminait par ces mots :

« *Sur ce mont du Calvaire, je fais le sacrifice de* ma vie au Sacré-Cœur, je l'offre pour la France, *l'Eglise, la Compagnie..., pour le régiment.* Charette, le Pape régnant et pour tous les miens. » Détail touchant, *il joignait à ce testament qui était écrit sous* forme de lettre adressée à Jésus et Marie les mots : « *Réponse s. v. p.* » La réponse, ajoute le P. du Coëtlosquet, ne se fit pas attendre : « Jésus et Marie la lui donnèrent de vive voix en paradis. » FERDURO.

UNE LETTRE DU GÉNÉRAL SAUSSIER

Dans le discours qu'il prononça aux obsèques du général Pittié, M. le général Saussier, gouverneur de Paris, parlant de la campagne de Crimée, à laquelle le général Pittié avait pris une part brillante, la qualifia de « guerre chevaleresque où il n'y eut des deux côtés que des vainqueurs, mais points de vaincus. » Un habitant notable de la ville de Moscou, ayant lu cette allocution, avait adressé à son auteur la lettre suivante :

Très estimé général,

Les sympathies mutuelles des nations sont cimentées par l'histoire; le caprice ne saurait ni les créer, ni les détruire. La guerre elle-même, les *conflits et l'hostilité d'un moment sont impuissants* pour rompre le lien intime de deux nations qui sympathisent l'une avec l'autre.

Tels sont précisément les liens qui unissent depuis un temps immémorial, deux nations glorieuses par leur valeur, deux pays grands par leur passé et leurs destinées dans l'avenir, la Russie et la France.

C'est à ces liens précieux que vous avez fait, général, une allusion si vraie et si juste, dans le discours que vous avez prononcés sur le cercueil du général Pittié, de glorieuse mémoire. Transmises par le télégraphe dans tous les journaux russes, vos paroles *sur cette guerre chevaleresque, où il n'y a eu des deux côtés que des vainqueurs, mais point de vaincus*, ont été recueillies dans toute la Russie comme une marque amicale de courtoisie des braves aux braves, et cette courtoisie a été la bienvenue et accueillie avec allégresse par toute la société russe, aussi bien dans le monde militaire que parmi les civils, aussi bien dans le milieu des agriculteurs que dans celui des industriels.

Appartenant à cette dernière classe de la société russe et encore sous l'impression des sentiments que vous avez exprimés, je prends la liberté de vous offrir, glorieux général, notre emblème national de fraternité, qui porte en langue russe le nom caractéristique de l'idée qu'il renferme, « Bratina », et je vous prie par cette lettre de vouloir bien l'accepter.

Dans notre vieille Russie, d'après un usage séculaire, c'est une coutume nationale, en signe de rapports amicaux et de liens fraternels, de manger dans la même marmite et avec la même cuiller. Puisse cette « Bratina » servir à vous rappeler, général, l'impression faite de bonté et d'honneur que vos sincères et héroïques paroles ont produite à Moscou et dans toute la Russie.

Veuillez agréer, général, l'expression de mes sentiments de profonde estime.

JEAN G. HARITONENKO,
Agriculteur et raffineur.

Moscou, le 6/18 décembre 1886.

Le général Saussier a répondu par la lettre suivante qu'on veut bien nous communiquer :

Très *honoré monsieur*,

Je m'empresse de vous accuser réception du présent symbolique que vous avez bien voulu m'adresser en souvenir des paroles de profonde estime pour l'armée russe que j'ai prononcées aux obsèques de notre regretté général Pittié.

Cet hommage solennel, rendu à la valeur et à la loyauté chevaleresque d'un grand peuple, était l'expression réelle des sentiments qui existent dans les cœurs français ; c'est pourquoi il a fait vibrer les vôtres.

Je suis très fier que cette circonstance m'ait valu de la part d'un des premiers citoyens de la grande et noble ville russe, la cordiale et fraternelle poignée de main qu'il m'envoie à travers l'espace. Merci donc pour votre *Bratina*, que j'accepte avec reconnaissance.

Veuillez agréer, etc. Général SAUSSIER.

UN DOUBLE DÉRAILLEMENT

Bordeaux, 10 janvier. — Un double déraillement a eu lieu ce matin sur les deux voies de la ligne de Bordeaux à Bayonne, par suite de la rupture d'un des essieux d'un wagon de bestiaux qui faisait partie du train 52, venant de Bayonne.

L'accident s'est produit à l'aiguillage de Pessac, vers cinq heures vingt du matin. L'aiguille a été enlevée; plusieurs wagons ont déraillé et labouré la voie sur une longueur de plus de 60 mètres. Le wagon de bestiaux s'étant ouvert, les bœufs en sont sortis et se sont mis à courir sur la voie.

Le train n° 1, partant de Bordeaux à cinq heures trente du matin ayant été averti de l'accident, est entré lentement en gare de Pessac; puis il a continué sa route après l'arrêt réglementaire. Bientôt, au milieu de la nuit obscure, il atteignait par derrière un des bœufs échappés et le rejetait hors de la voie ; peu après, un deuxième bœuf était tamponné et tué sur le coup; cette deuxième rencontre occasionnait le déraillement de plusieurs wagons.

Le train express qui quitte Bordeaux à sept heures quinze a dû s'arrêter assez longtemps pour attendre le déblaiement de la voie, car il avait dépassé Pessac sans obstacle et était arrivé jusqu'au lieu du déraillement; mais voici qu'au moment où il allait pouvoir continuer sa route on annonce le Pyrénées-express, qui arrive avec une demi-heure de retard. L'express de Bordeaux rétrograde jusqu'à la gare de Pessac pour laisser passer le train de luxe, qui prend la contre-voie pour monter jusqu'à Bordeaux.

Quant à l'express, il a dû attendre le déblaiement complet, la route prise par le Pyrénées-express, libre vers Bordeaux, étant occupée vers Bayonne par divers trains annoncés, et il est arrivé avec un fort grand retard à Dax. Là, les voyageurs, pour entrer en ville ont dû, par suite de l'inondation, quitter les voitures et suivre à pied, pendant trois kilomètres, la ligne de Puyoo.

L'Adour, en effet, qui inspirait hier des craintes très vives, a continué à croître toute la nuit dernière. Des dépêches nous apprennent que le pont du Leuy, à Saint-Pandelon, a été emporté. La digue de Saint-Vincent est crevée et la campagne inondée. A Dax même, le spectacle offert à minuit par le quartier du Sablar était affreux. Les gens, désolés, déménageaient à la hâte, emportant matelas et paillasses, et l'eau montait toujours, augmentant de trois centimètres par heure. A une heure du matin elle empiétait sur les quais; à trois heures elle franchissait les chaussées, se répandant avec une force terrible dans le faubourg du Sablar. En une demi-heure tous le quartier était submergé. Deux ou trois maisons s'écroulent au milieu d'un fracas épouvantable. Un moment on crut leurs habitants engloutis, heureusement il n'en est rien.

Le maire, les conseillers municipaux, la gendarmerie organisent les secours ; les pompiers établissent un va-et-vient qui permet de sauver les personnes les plus menacées. Ce matin, des barques sillonnent les rues, portant des vivres aux habitants des maisons inondées. Cette après-midi, l'on arrive jusque près de la place Saint-Vincent. Le quartier du boulevard de la Marine est inondé. Le quartier des bains est encore préservé par son barrage ; mais la pluie continue avec persistance, et les craintes ne font qu'augmenter.

UN NOUVEL OBUS

Voici, d'après l'*Avenir de la Dordogne*, quelques détails sur un nouvel obus désigné sous le nom de *Mitrailleuse*. Il produit, paraît-il, quatre effets bien distincts :

« 1° Lorsqu'il touche un but, il prend feu et brûle l'obstacle;

» 2° Continuant son parcours, il lance en avant un nombre de balles en rapport avec le calibre de la pièce (12 balles forcées pour une pièce de 90);

» 3° Sans ralentir sa marche, il en lance le même nombre en arrière;

» 4° Enfin, il fait explosion et lance 120 balles qui sont contenues dans les deux chambres à mitraille, ménagées dans ses deux compartiments.

» Le nombre de balles lancées par le projectile fabriqué pour la pièce de 90 est donc de 144. Il n'y a pas de manœuvre de recul. Le projectile lance des balles avant et arrière en continuant son parcours.

» Si cet obus tombe dans un endroit où il ne rencontre pas d'obstacle, et où, par conséquent, il ne s'enflamme pas, son mécanisme est tel qu'il est impossible à qui que ce soit de le démonter pour en prendre le modèle; car, en voulant l'ouvrir, on le ferait immédiatement éclater. L'inventeur seul et c'est là son secret, peut l'ouvrir sans danger.

BOURSE DE PARIS

du mardi 11 janvier

(par voie télégraphique et par FIL SPÉCIAL)

Cours précéd.	VALEURS	Cours d'ouv.	Cours de 2 h.	Cours de clôt.
	Fonds d'Etat			
82 82	3 0/0	82 25	82 30	82 32
85 22	3 0/0 amortissable	85 20	85 10	85 02
110 17	4 1/2 1883	110 ..	110 10	110 12
.. ..	5 0/0 nouveau	.. ..	.. ..	.. ..
99 27	Italien 5 0/0	99 20	99 25	99 37
65 31	Extérieure 4 0/0	65 31	65 11	65 11
82 48	Hongrois 4 0/0	82 45	.. ..	82 48
377 50	Egypte 6 0/0	377 50	373 ..	379 ..
14 53	Turc 4 0/0	14 60	14 57	14 75
520 ..	Obligations du Trésor.	.. ..	.. ..	519 25
100 50	Russe 1877 5 0/0	.. ..	.. ..	101 ..
538 50	Bons de liquidation 5 0/0	.. ..	.. ..	538 ..
	Sociétés de Crédit			
4260 ..	Banque de France	4255 ..	4255 ..	4260 ..
567 50	Banque d'Escompte	.. ..	.. ..	565 25
765 ..	B. Paris et d. Pays-Bas	765 ..	762 50	765 ..
455 ..	Banque Parisienne	.. ..	.. ..	455 ..
1402 50	Crédit Foncier	1397 50	1390 ..	1395 75
315 ..	Crédit Mobilier	.. ..	302 50	.. ..
581 25	Crédit Lyonnais	578 75	578 75	581 25
472 50	Société générale	.. ..	.. ..	472 50
507 50	Banq. J. R. P. Pays-Aut.	.. ..	508 75	511 25
519 ..	Banque Ottomane	520 ..	520 ..	524 ..
.. ..	Cred. Mobilier Espagn.	.. ..	125 ..	.. ..
	Chem. de f. Franc.			
1575 ..	Nord ..... act.	1575 ..	.. ..	1575 ..
1255 75	Paris-Lyon-Médit. »	.. ..	1250 ..	1250 ..
797 50	Est »	.. ..	.. ..	809 ..
872 50	Ouest »	.. ..	.. ..	872 50
1335 ..	Orléans »	.. ..	1332 50	1330 ..
1145 ..	Midi »	.. ..	.. ..	1146 25
	Chem. de f. Etrang.			
515 ..	Autrichiens	513 ..	515 ..	513 75
216 25	Lombards	207 25	216 25	207 15
327 50	Saragosse	326 25	327 50	328 75
	Sociétés diverses			
2050 ..	Suez	2035 ..	2035 ..	2050 ..
1470 ..	Gaz Parisien	1470 ..	.. ..	1470 ..
680 ..	Voitures	.. ..	.. ..	680 ..
1182 50	Omnibus	.. ..	.. ..	1186 25
274 42	Rio-Tinto	.. ..	278 50	278 12
403 75	Panama	403 75	.. ..	404 ..
	Obligat. Foncières			
517 ..	Foncières 500 4 0/0	.. ..	.. ..	518 ..
103 ..	» 1886 4 0/0	.. ..	.. ..	103 ..
572 50	» 500 f. 3 0/0	.. ..	.. ..	575 ..
515 ..	» 4 0/0 1885	.. ..	.. ..	516 ..
451 ..	» commun. 3 0/0	.. ..	.. ..	450 ..
382 50	» 1877 3 0/0	.. ..	.. ..	382 50
410 ..	» com. 1879 3 0/0	.. ..	.. ..	410 50
477 ..	» 1879 3 0/0	.. ..	.. ..	470 ..
	Obl. de Ch. de f. Fr.			
397 ..	Nord	.. ..	397 ..	397 25
301 50	Paris-Lyon-Médit. 3 0/0	.. ..	.. ..	.. ..
387 ..	Est 3 0/0	.. ..	388 75	387 ..
392 50	Ouest 3 0/0	.. ..	.. ..	392 ..
394 50	Orléans	.. ..	394 50	395 ..
391 75	Midi 3 0/0	.. ..	.. ..	391 50
.. ..	Nord-Exp.	.. ..	578 50	581 ..
652 50	Bône-Guelma	.. ..	.. ..	655 ..
	Obligat. des Villes			
528 75	Paris 1855-1860	.. ..	.. ..	531 ..
526 25	— 1865	.. ..	.. ..	526 75
411 50	— 1869	.. ..	.. ..	410 ..
395 75	— 1871	.. ..	.. ..	397 ..
509 ..	— 1875	.. ..	.. ..	521 ..
515 ..	— 1876	.. ..	.. ..	518 75
395 ..	Marseille	.. ..	.. ..	392 ..
101 50	Bordeaux	.. ..	.. ..	101 50
97 50	Lyon	.. ..	.. ..	97 50
.. ..	Lille	.. ..	.. ..	166 50
49 ..	Roubaix-Tourcoing	.. ..	.. ..	49 ..
	Obligations div.			
285 ..	Departem. de la Seine.	.. ..	.. ..	283 ..
.. ..	Gaz de Paris	.. ..	.. ..	.. ..
.. ..	Suez	.. ..	.. ..	.. ..
429 50	Ob. fonc. Russie (4, 5)	.. ..	.. ..	423 ..

BOURSE de LILLE du 11 JANVIER

VALEURS	Compt.	Cours précéd.
Lille 1860, remboursable à 100 fr.	108 ..	108 ..
Lille 1863, remboursable à 100 fr.	.. ..	110 ..
Lille 1868, remboursable à 500 fr.	.. ..	505 ..
Lille 1877, remboursable à 500 fr.	509 ..	508 ..
Lille 1884, obligations de 500 fr., 200 payés	.. ..	500 ..
Armentières	482 50	482 50
Armentières 1879	.. ..	1012 ..
Roubaix-Tourc., remb. à 50 fr. en 55 ans	.. ..	49 ..
Tourcoing 1878	.. ..	495 ..
Amiens, remboursable à 100 fr.	.. ..	112 50
Département du Nord	.. ..	104 50
Caisse de Lille (Verley, Decroix et Cie	.. ..	660 ..
— act. nouv.)	.. ..	500 ..
C. de Roub. (Decroix, Vernier, Verley Cie)	.. ..	517 50
Caisse d'Esc. E. Thomassin et Cie, act. anc.	.. ..	170 ..
— — (act. *a.*), 250 fr. p.	.. ..	280 ..
Caisse Platel et Cie	.. ..	415 ..
Crédit du Nord, act. 500 fr., 125 fr. payés	.. ..	475 ..
Compt. comm. Devilder et Cie, act. 1.000 fr.	.. ..	1030 ..
Gaz Wazemmes, ex-c. n° 37, act. 500 fr. p.	.. ..	515 ..
Le Nord, assur., act. de 1.000 fr., 250 fr. p.	.. ..	1800 ..
Ind. Gen. du Nord, act. de 500 fr., 125 fr. p.	.. ..	425 ..
Union Ind. du Nord, act. de 500 fr., tout p.	.. ..	320 ..
Banque rég. du Nord, à Roub., act. 500 fr.	.. ..	500 ..
Dehéripon et Cie, à Tourc., act. 500 fr., t. p.	.. ..	500 ..
Compt. d'Esc. du Nord, à Roub., 250 fr., p.	.. ..	510 ..
Soc. St-Sauv.-Arras (a. us. Grassin), 500, t. p.	.. ..	160 ..
Tramways du Départ. du Nord (ex-c., 1.)	.. ..	25 ..
Caisse comm. de Béthune A. Turbiez et Cie)	.. ..	500 ..
Jardin Zoolog. de Lille, act. 500 fr., 250 f. p.	.. ..	420 ..
Soc. an. Lille et Bonnières, act. 1.000 fr., t. p.	.. ..	2005 ..
Soc. des Journ. réunis, act. 500 fr., tout p.	.. ..	500 ..
Biache-Saint-Vaast	.. ..	5185 ..
Denain et Anzin	.. ..	520 ..
Obligations Nord	.. ..	400 ..
Fives-Lille, remboursables à 550 fr.	.. ..	467 ..
Union Linière du Nord (oblig. hypot. 500)	.. ..	252 50
Gaz Wazemmes (1 à 2.000), remb. à 500 fr.	.. ..	498 ..

CHARBONNAGES

ACTIONS	Cours complets
Aniche (Nord) le 12e	8000 ..
Anzin 100e de denier	2000 ..
Blanzy (Saône-et-L.), p. (30.000 act.)	1525 ..
Bruay (Pas-de-Calais)	500 ..
Bully-Grenay le 6e	1320 ..
Carvin	1162 50
Courrelles-lez-Lens	150 ..
Courrières	25580 ..
Campagnac	500 ..
Douchy	1950 ..
Douaisienne (act. libérée 500 fr.)	70 ..
Dourges	4855 ..
Escarpelle (Nord)	4298 75
Epin